



L'arbre, le maire et la médiathèque

de Eric Rohmer

fiche technique

France - 1993 - 1h50

Réalisateur :
Eric Rohmer

Scénario :
Eric Rohmer

Musique :
Sébastien Erms

Interprètes :
Pascal Gréggory
(Julien Dechaumes)
Arielle Dombasle
(Bérénice Beaurivage)
Fabrice Luchini
(Marc Rossignol)
Clémentine Amouroux
(Blandine Lenoir)
François-Marie Banier
(Régis Lebrun-Blondet)
Michel Jaouen
(Antoine Pergola)
Jean Parvulesco
(Jean Walter)
Françoise Etchegaray
(Madame Rossignol)
Galaxie Barbouth
(Zoé Rossignol)
Jessica Schwing
(Véga Dechaumes)



Pascal Gréggory et Arielle Dombasle

Résumé

Le maire de Saint-Juire-en-Vendée, Julien Dechaumes, élu sous étiquette socialiste, a eu un projet grandiose : doter son village d'un centre culturel et sportif, comprenant, outre une piscine et un théâtre de verdure, une bibliothèque, une vidéothèque, une discothèque, une salle d'expositions, rassemblées en une "Médiathèque". Ses relations parisiennes lui ont permis de trouver les crédits nécessaires. Tout va très bien, et continuerait d'aller le mieux du monde, si...

Critique

Sorti subrepticement la semaine dernière, le nouveau film d'Eric Rohmer - n'appartient pas à la série encore inachevée des **Contes des quatre saisons**. C'est un film-surprise, de par sa venue impromptue et son contenu inattendu.

A moins de deux mois des élections, Eric Rohmer nous offre - ni plus, ni moins - une comédie politique... Julien, le maire socialiste de Saint-Juire, village vendéen, va-t-il oui ou non, réussir à faire construire, dans un pré de sa commune, un énorme complexe comprenant une vidéothèque, une discothèque, un théâtre de verdure et une piscine ?

Bien entendu, le cinéma politique selon Rohmer est un peu spécial. Ne comptez pas sur lui pour vous dicter votre vote. Ni même pour laisser deviner ses sympathies.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Simplement, il applique au politique sa méthode de dissection des sentiments amoureux. Et, bien qu'il ne s'agisse plus d'un projet sentimental mais politico-culturel, il continue d'étudier le rôle du hasard dans sa réussite ou son échec. Le titre exact est, d'ailleurs : **L'Arbre, le maire et la médiathèque ou les sept hasards.**

Où la situation se complique, c'est qu'il n'est pas sûr que ces sept hasards déterminent vraiment le dénouement. Mais certains personnages le croient, qui s'en désolent ou s'en réjouissent. Quant à nous, nous pouvons, à la sortie, en discuter à perdre haleine, si nous avons l'esprit aussi vif et la langue aussi bien pendue qu'un héros rohmérien.

Si nous avons... : proposition subordonnée circonstancielle de condition. C'est précisément ce type de proposition qu'explique à ses élèves, en prologue du film, l'ineffable, l'inénarrable, l'inimitable Fabrice Luchini, promu instituteur du village. Après cette leçon de grammaire, apparaît dans un carton le titre du premier chapitre.

Il y en aura sept, du genre : "Si Julien, après sa défaite, ne s'était pas brusquement épris de la romancière Bérénice Beurivage...", "Si Blandine Lenoir, rédactrice au mensuel *Après*, demain, n'avait pas, par inadvertance, en voulant enregistrer l'émission de France Culture, débranché son répondeur...", "Si Véga, la fille du maire, n'avait pas malencontreusement envoyé son ballon sur le chemin où passait par hasard Zoé, la fille de l'instituteur..."

Le projet de Julien (Pascal Gregory, qui compose avec un talent qu'on ne lui soupçonnait pas un personnage nuancé, qui évolue tout au long du film) n'a pas l'heur de plaire à l'instituteur écolo, amoureux d'un saule centenaire. Ni même à Bérénice (l'incroyable, l'irrésistible Arielle Dombasle), qui hait les parkings. Julien a bien le soutien d'une journaliste (Clementine Amouroux,

formidable de nature!), mais... Ou plutôt, il l'aurait eu, si...

Si, toujours si. Une fois de plus, chez Rohmer, c'est la forme qui nous comble. C'est la forme qui remet les pendules à l'heure et sert de pierre de touche : qu'est-ce qui est important ? Qu'est-ce qui est vraiment vrai ? L'image est si belle, les cadrages sont si parfaits et les couleurs si fraîches qu'il en sourd comme une sérénité. Nous voilà dans les conditions idéales pour jauger le nécessaire et le superflu, les apparences et la réalité. La beauté est nécessaire. Les apparences peuvent être trompeuses.

On peut rire à gorge déployée de Bérénice, caricature de Marie-Chantal, s'extasiant sur les salades, les vaches et les moutons, comme Mirabelle dans **Quatre aventures de Reinette et Mirabelle**. On peut rire, mais, derrière le ridicule, la vérité point.

C'est vrai que les réflexions de Bérénice sont souvent étrangement pertinentes. Elle a même le génie de mettre le doigt sur la faille. Le malheureux architecte, auteur du projet, va s'en apercevoir très vite.

Dans la bouche du héros rohmérien, la parole agit comme un scalpel entre les doigts d'un chirurgien. Mais la vérité est-elle unique ? Chacun avance des arguments justes et d'autres qui le sont moins. Pour ma part, si je devais choisir, plutôt que de voter socialiste avec Julien ou écolo avec l'instit', sans hésiter, je voterais Zoé.

Elle est géniale, Zoé. Dix ans et plus de jugeote que tout le monde. Ce qu'elle réclame, elle, ce sont des espaces verts à la campagne. Un pléonasme ? Bien sûr que non. Où peuvent-ils jouer, les gosses, entre les prés de plus en plus rares, entourés de barbelés, les champs qui retrécissent et les jardinets minuscules des résidences secondaires ? Sur les routes ?

La morale de cette comédie politique - qui s'achève, mais oui, en comédie musicale - ce doit être ça : "Votons Zoé".

Claude-Marie Trémois

Entretien avec Eric Rohmer

On savait qu'Eric Rohmer aimait Pascal (**Ma nuit chez Maud**) et Kant (**Conte de printemps**). Qu'il se passionnait pour les débats moraux et les controverses amoureuses. Qu'il inventait de faux proverbes et de vraies comédies. Mais jamais, au grand jamais, on n'eût imaginé qu'il se souciait de politique.

Télérama : *D'ailleurs, vous en souciez-vous vraiment ?*

Eric Rohmer : Ça dépend. Je reconnais que dans les années 80, je lisais peu les journaux. Mais, depuis les événements de l'Est, je les lis. Et je regarde aussi la télévision.

Pourquoi avez-vous choisi d'opposer un écolo et un socialiste ?

C'était plus intéressant que d'opposer la droite et la gauche. D'ailleurs, j'ai l'habitude de parler de ce que je connais et je connais peu les gens de droite : mes amis, mes acteurs font partie de l'intelligentsia et les intellectuels sont plutôt de gauche.

Et vous ?

Dans ma jeunesse, quand j'écrivais aux Cahiers, on nous accusait, mes amis et moi, d'être de droite parce que nous aimions le cinéma américain ! Quant à mon film, il est de droite puisqu'il n'obéit pas aux règles des syndicats qui interdisent de faire travailler des techniciens sans carte professionnelle...

Ecolos, socialistes : qui choisissez-vous ?

Si je choisis, c'est dans le privé. Mon film n'est pas un film à thèse. Il n'y a pas les bons et les méchants. Et on ne dénonce aucune magouille. C'est un affrontement d'idées. Il y a du vrai dans

ce que dit chacun de mes personnages. Mais aucun ne détient la vérité. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment les gens vont recevoir mon film.

Comme dit Bérénice de son ami Julien. Avez-vous travaillé sur l'improvisation ?

Non, tout a été écrit, mais très inspiré de ce que j'ai lu ou entendu depuis deux ans. Seule la scène avec l'architecte - qui est un véritable architecte - a été improvisée. Et aussi, bien sûr, les interviews des gens du pays.

Pourquoi les sept hasards ?

Pour rattacher ce film à mes autres films où le hasard joue un grand rôle. Mais en fait, ici, c'est un leurre. Ce qui m'amuse, c'est que ces hasards futiles puissent être considérés comme la cause du dénouement, alors qu'il n'en est rien. C'est toute l'ironie du film.

Par contre, pendant le tournage, le hasard a vraiment tenu un grand rôle. Par hasard, j'ai trouvé le château où nous avons tourné. Il appartient à l'ami d'un ami, le vrai maire de Saint-Juire... qui n'est inscrit à aucun parti.

Par hasard, j'ai découvert l'arbre centenaire dont j'ai fait l'image centrale du film. Les moutons du début sont passés par hasard.

Par hasard encore, j'ai rencontré Joël Barbouth, un comédien, et sa fille, Galaxie, à qui j'ai demandé de tenir le rôle de Zoé.

Luchini, Dombasle, Gregory, ce sont pour vous de vieux complices. Clémentine Amouroux, la journaliste, est une nouvelle venue ?

Elle faisait partie du chœur de **Perceval** et était la seule à qui je n'avais pas ensuite offert un film. Anne-Laure Meury avait eu un rôle important dans **La Femme de l'aviateur**, Arielle Dombasle dans **Pauline à la plage**, Pascale Ogier dans **Les Nuits de la pleine lune** et Marie Rivière dans **Le Rayon vert**. Clémentine Amouroux a passé des années à

Bourges où elle jouait Shakespeare. Elle est ici d'une invention confondante.

Une interview qui se termine dans les sables sans que vous ayez avoué vos préférences politiques, c'est un peu triste aussi pour le lecteur.

Si je m'aventurais à livrer un message politique, même avec des réserves, même en pesant le pour et le contre, je serais ridicule.

Ce qui ne serait pas grave. Le ridicule, on peut toujours l'affronter. Mais, ce qui serait plus grave, je sorterais de mon rôle.

Propos recueillis par Claude-Marie Trémois
Télérama n° 2248

Rohmer a atteint l'âge de la vraie jeunesse, celle qui vient de la réflexion et de l'expérience du monde et permet d'accéder à une liberté totale.

Voilà donc un film absolument neuf, c'est-à-dire que l'on n'a jamais vu, qu'on n'imaginait même pas voir un jour. Et dont l'originalité vient d'une idée simple, pourquoi ne pas donner en spectacle ce qui quotidiennement intéresse chaque citoyen, et proposer au spectateur de s'intéresser à cet instant ?

Tel est le nouveau jeu de société (les enjeux de la société, la société en jeu) que nous offre Rohmer avec **L'Arbre, le Maire et la Médiathèque**.

Jeu des sept familles (quoique ! famille P.S., famille Ecologiste, famille Parisienne...) et des sept hasards qui permettent la constante redistribution des cartes. Les conditionnels sont toujours conditionnés. Avec des "si" Rohmer met son film dans une bouteille, Paris à la campagne et celle-ci à la ville. Il fait éclater toutes les contraintes des nécessités scénaristiques pour libérer la fantaisie du récit, l'allure de promenade des personnages, la complexité des idées générales, et des situations particulières. Sans le moindre effort apparent, les thèmes et thèses sur l'organisation de la vie en société, les problèmes que posent à notre époque la loi de la modernité, viennent occuper le devant de l'écran et nous amuser en nous intriguant. A nous, en bout de film, à réfléchir à l'intérêt que nous y avons pris, à opter si on le désire pour ce qui, collectivement ou individuellement paraît être le véritable intérêt.

Jean Douchet
Fiche distributeur

Le réalisateur

Rohmer, Eric

Réalisateur français, de son vrai nom Maurice Schérer, né en 1920.

Critique aux *Cahiers du Cinéma*, coauteur avec Chabrol d'un **Hitchcock** qui cultivait le paradoxe, il fut porté à ses débuts, avec **Le signe du lion**, par la Nouvelle Vague. Il ne s'impose pourtant pas au même titre qu'un Truffaut, un Godard ou un Chabrol. Plus discret, plus austère, il dut attendre de longues années avant d'être consacré par la critique. Son œuvre s'est développée sur deux plans : le cycle des **contes moraux**, jolies histoires dans la tradition d'un XVIIIe siècle modernisé où la séduction sinon le libertinage (notamment dans **Le genou de Claire** et dans le chef-d'œuvre de l'auteur, **Les nuits de la pleine lune** avec Pascale Ogier et Fabrice Luchini) occupe une grande place ; le cycle des adaptations littéraires, **La marquise d'O** d'après Kleist, **Perceval le Gallois** de Chrétien de Troyes, marqué par une stylisation remarquable des décors (peintures romantiques dans *La marquise d'O* ; miniatures du Moyen Age pour *Perceval* ; d'un côté une conception classique de l'espace, de l'autre une juxtaposition de plans hétérogènes et une utilisation volontaire de fausses échelles ; d'une part l'équilibre, de l'autre la naïveté, le metteur en scène, dans un cas comme dans l'autre recherchant volontairement l'artificiel, meilleur moyen de mettre en lumière une histoire simple et claire). L'œuvre de Rohmer fait référence à Murnau (auquel il consacra une thèse de doctorat de IIIe cycle très remarquée sur la notion d'espace dans son *Faust*) ainsi qu'à Mizoguchi mais elle porte avant tout la marque personnelle de l'auteur. Rigueur, élégance mais aussi froideur, ce qui leur vaut des détracteurs, sont les caractéris-

tiques de films qui occupent une place à part dans le cinéma français et reçurent la récompense justifiée d'un grand prix du ministère de la Culture en 1977. Rohmer est tout à la fois notre Musset et notre Marivaux du septième art. Il a publié ses principaux essais sous un titre significatif **Le Goût de la beauté** (1989).

Filmographie

Le signe du lion	1959
La carrière de Suzanne La boulangère de Monceau	1963
Paris vu par... (un sketch)	1965
La collectionneuse	1967
Ma nuit chez Maud	1969
Le genou de Claire	1970
L'amour l'après-midi	1972
La marquise d'O	1976
Perceval le Gallois	1978
La femme de l'aviateur	1980
Le beau mariage	1982
Pauline à la plage	1983
Les nuits de la pleine lune Le rayon vert	1984 1986
Quatre aventures de Reinette et Mirabelle L'amie de mon ami	1987
Conte de printemps	1990
Conte d'hiver	1991
L'arbre, le maire et la médiathèque	1992